

L'ARCHE *Editeur*

Thea DORN

Marleni

Traduit par
Betty KRESTINSKY

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

Betty KRESTINSKY
81, avenue Foch
13004 MARSEILLE

07 AVR 2001

Marseille, le 7 avril 2001

Madame Katharina von Bismarck
L'ARCHE
86, rue Bonaparte
75006 PARIS

Chère Madame,

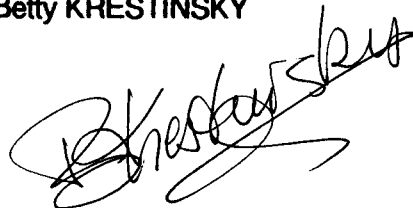
J'ai le plaisir de vous envoyer une nouvelle copie de "MARLENI", légèrement "rafraîchie", en tenant compte, notamment de vos suggestions.

Je vous accuse également réception de l'exemplaire du contrat de traduction que vous m'avez fait parvenir, ce dont je vous remercie.

Je pense que "MARLENI" sera montée au cours de la saison 2003 au Théâtre de Lenche, et mise en scène par Maurice Vinçon. Mais je ne manquerai pas de vous tenir plus étroitement au courant le moment venu.

Veillez croire, chère Madame, à l'assurance de mes sentiments les meilleurs.

Betty KRESTINSKY

A handwritten signature in black ink, appearing to read 'Betty Krestinsky', written in a cursive style with a long horizontal flourish at the end.

Théa DORN

MARLENI

Traduit de l'allemand par

Betty KRESTINSKY

Les personnages

MARLENE

90 ans. Dans un no man's land entre infantilisme, démence et ruse sénile. Ivrogne, monstrueuse. Au premier coup d'oeil, aucune similitude avec l'idée qu'on se fait de Marlène (tignasse coupée court, hirsute, d'un indéfinissable blanc rosé, dents noires, lobes des oreilles étirés, poches sous les yeux, etc.). Dans la scène où elle pose devant la camera de Leni, quelque chose doit apparaître de son ancienne splendeur. Elle est vêtue d'un négligé autrefois raffiné, aujourd'hui complètement amoché et sale.

LENI

Plus jeune que Marlène d'un an. Extérieurement encore bien dans le coup. Vitalité grotesque (l'interprète peut donc être plus jeune que celle qui joue Marlène). Oscille entre enthousiasme naïvement enfantin et caprice le plus obstiné. Le genre de femme qui doit mettre la main tout de suite sur tout ce qu'elle voit. Sous la fermeté sans pitié, on doit percevoir la cassure biographique. Permanente blonde. Tenue de loisir soignée.

LE DECOR

La chambre de Marlène à Paris. Pas de chambre à coucher réaliste. Un mélange de débarras et d'intérieur hollywoodien. Indispensable élément : un lit tout à fait démesuré. Un réchaud. A la tête du lit, une énorme montagne de cartons. Une porte-fenêtre à la française, grillagée. Une coiffeuse avec miroir. Un piano. Au mur, la galerie de photos des hommes de Marlène, morts : une cinquantaine de portraits encadrés. Une porte. La rencontre se joue dans la nuit du 5 au 6 mai 1992, précédant le jour du décès de Marlène.

La chambre de Marlène. Noir franc. Un ronflement faible et confus vient du lit. On ne voit pas Marlène. Après une petite pause, on entend des bruits venant du balcon. On frappe à la vitre. On secoue violemment la porte du balcon qui s'ouvre. Leni entre dans la chambre, portant un gros sac à dos.

LENI - (frappant dans ses mains) C'est une honte de laisser une personne de mon âge grimper au balcon. Mais celle-là, cette gardienne ,là, en bas sera bien attrapée. (avec un rugueux accent teuton) "Matame, pas te visiteurs !" (éructant de colère) Ca, on verra bien si Madame ne me reçoit pas. elle m'accueillera à bras ouverts dès qu'elle aura entendu ce que j'ai à lui dire. (Elle pose son sac à dos, s'étire). (Ricanant) Je n'aurais jamais pensé être encore assez dégourdie pour arriver ici de cette façon. Bon sang, il y a une éternité que j'ai grimpé à un mur pour la dernière fois. (Elle fait jouer ses doigts et ses orteils) Mais la sensation est encore là. Les doigts et les orteils s'en souviennent encore. Ils n'ont pas oublié comment sentir, entrer dans la pierre, ce qui s'appelle s'agripper fermement, centimètre par centimètre, le corps entier pressé contre la roche nue, se hissant vers le haut entre ciel et terre. (Elle regardé autour d'elle, renifle) Mon Dieu, ça mpest ici. Pire que dans les chiottes de la gare. Depuis que je suis à Paris, cette puanteur me poursuit. Un borbier décadent. C'était donc déjà si empuanti dans le temps ?

MARLENE - (ronfle plus fort)

LENI - Marlène ? Marlène tu es là ? (Elle s'approche du lit, tire la couverture) Marlène ?

MARLENE - (elle s'éveille en sursaut, tape autour d'elle, crie) A l'aide ! Au vol ! A l'assassin ! A l'aide !

LENI - (recule de quelques pas) Mais Marlène, qu'est-ce que tu as à crier comme ça ? Ce n'est que moi.

MARLENE - (elle à retrouvé son revolver et vise Leni) Un pas de plus et je tire.

LENI - Marlène, tu ne me reconnais plus ?

MARLENE - Non, je ne reconnais plus personne.

LENI - Mais c'est moi, Leni.

MARLENE - Leni ? Leni ? (soudain reprenant conscience) Pour l'amour de Dieu, Riefenstahl. Ca ne peut pas être vrai ? Suis-je morte ? Le vieux con m'a-t-il envoyée en enfer ? Leni Riefenstahl et moi. Dans cette chambre. A Paris. (effrayée) Vous ne nous avez quand même pas de nouveau envahis ?

LENI - On ne peut pas d'abord faire un peu de lumière ? (elle cherche un interrupteur, tout en continuant de parler. Je dois te parler, j'ai une proposition merveilleuse à te

faire.

MARLENE - Non. Pas de lumière. Pas de lumière ou je tire.

2

LENI - Mais Marlène, avec cette lumière merdique, personne ne peut s'entretenir convenablement.

MARLENE - Pas de lumière. Je hais la lumière. La lumière est mauvaise pour mes yeux. La lumière est mauvaise pour ma peau. La lumière me donne de l'eczéma.

LENI - Quelle idiotie ! (elle a trouvé l'interrupteur. Elle éclaire. Marlène rabat le couvre-lit sur sa tête en poussant un cri) Marlène ? Marlène ? (elle va de nouveau vers le lit, perdant un peu patience). Marlène, ne fait pas l'enfant.

MARLENE - (toujours sous le couvre-lit) Je ne t'ai pas appelée, va au diable !

LENI - Je te dirai mon merveilleux projet si tu sors de dessous ton couvre-lit.

MARLENE - Fous le camp ! Laisse moi tranquille !

LENI - Allons, viens maintenant ! (petite bataille, puis elle réussit à arracher le couvre-lit à Marlène. Premier coup d'oeil sur la catastrophe) Ma... (elle reste bouche bée) C'est épouvantable, absolument atroce, effrayant. Ca ne peut pas être vrai. Marlène, dis-moi que ce n'est pas vrai.

MARLENE - (elle se redresse, hautaine) Quoi.

LENI - (montrant Marlène) Ca, là. Ce n'est pas toi. Ce n'est pas vraiment toi. Je ne sais pas qui ça peut être, mais tu n'es pas ça. Dis que tout ça est une mauvaise plaisanterie.

MARLENE - Bon Dieu de merde, regarde-toi donc toi-même. Tu crois peut-être que tu paraîs un poil mieux ? (elle tire de dessous les draps une bouteille de scotch et boit).

LENI - (se détournant) Une catastrophe. Une indescriptible catastrophe. Comment puis-je donc, avec ce débris, avec ce vieux débris fini, malade, répugnant... si ces salauds l'ont su et m'ont... intentionnellement... mais personne ne peut être aussi pervers... quoique... moi, vieille funambule, j'aurais pu m'en douter... la perversité du monde ne connaît pas de limite. (se reprenant). Mais bon. Je dois les étonner. Dans ma vie, je suis venue à bout de bien d'autres problèmes. Mon nom est Riefenstahl. Je suis faite d'acier, pas de fer blanc. (elle va de nouveau vers Marlène, l'observe minutieusement, mais avec répugnance)

MARLENE - (elle boit) Ne me regarde pas comme ça. Comme si tu voulais m'expédier dans le prochain convoi pour la chambre à gaz.

LENI - (amère) Quand je te regarde ainsi, je crois que ce n'est plus nécessaire.

MARLENE - Fasciste !

LENI - Naturellement. Maintenant, je suis de nouveau la fasciste ! (après une petite pause) Si tu te trouves toi-même si belle, telle que tu es maintenant, alors explique-moi une chose. . Pourquoi t'es-tu enterrée dans ce foutoir ? Pourquoi ne te montres-tu plus aux yeux du monde ? Tu n'aurais pas peur, par hasard, que tes fans, au lieu de roses et de champagne, puissent te couvrir de rires et de sarcasmes ? Ils t'aimeront. Ils

t'adoreront comme jamais auparavant. Tu ne crois tout de même pas qu'ils se détourneront de leur ange antifasciste, simplement parce que ses dents et ses cheveux s'en sont allés, et parce qu'ils leur montre, au lieu de ses interminables longues jambes, ses interminables longs lobes d'oreilles. (Marlène lance son pot de chambre plein au visage de Leni).

LENI - (elle s'ébroue et se secoue) Pouah ! Qu'est-ce que c'est ?

MARLENE - La pisse de Marlène, vieille pute nazie.

LENI - (fonçant sur Marlène) Quoi, tu oses, toi, vieille pute américaine ! (lutte enragée dans le lit).

MARLENE - Pute nazie !

LENI - Pute américaine !

MARLENE - Pute nazie !

LENI - (elle réussit à saisir Marlène en sueur) Pute américaine !

MARLENE - Aïe lâche-moi donc ! Descend de là tout de suite !

LENI - Pas avant que tu aies retiré la "pute nazie".

MARLENE - Je ne retire rien du tout. Je suis fière d'être une pute américaine. Mais toi, tu es et tu restes une pute nazie. Dans la vie, tout dépend sur quel front on a écarté les jambes.

LENI - Je n'ai écarté les jambes sur absolument aucun front. (elle lâche Marlène avec répugnance) Et quand bien même, alors, c'était celles de ma camera. (elle se relève). Mais arrêtons de nous disputer à cause de ces vieilles merdes. Nous avons à parler de choses plus importantes. Des choses qui concernent l'avenir. (Silence lourd de signification) Je vais tourner un film avec toi.

MARLENE - (déconcertée) Tu vas quoi ?

LENI - Je vais tourner un film avec toi. Mon dernier film. Mon premier film. Mon plus grand film. Et tu y joueras le rôle principal.

MARLENE - (accès de fou rire) Un film ! (fou rire) Un film ! Tu vas avec moi... (fou rire)

LENI - Avec ce film, j'apprendrai au monde à voir. Je montrerai au monde des images mouvantes, comme il ne les a encore jamais vues. Des images comme moi seule je peux les animer.

MARLENE - Non, ça, je ne crois pas. Ça, je ne le crois tout simplement pas. (elle essuie les larmes de rire de ses yeux. Soudain sérieuse) Je ne tourne plus de films. Je n'ai plus de temps pour ce genre de sottises. Je suis une femme occupée. Je dois mettre mes affaires en ordre.

LENI - (elle s'apprête à répliquer quelque chose)

MARLENE - (lui coupant la parole) Oublie ça. Bien d'autres ont déjà essayé de me faire changer d'avis. Et de toutes façons, je ne tourne pas avec les femmes.

LENI - Mais ce sera un film tout à fait extraordinaire.

MARLENE - Tiens ?

LENI - Penthésilée ! Depuis plus de cinquante ans, j'attends de pouvoir faire ce film. Et maintenant enfin, enfin j'y suis arrivée. J'ai trouvé des producteurs à Berlin qui me donnent l'argent.

MARLENE - (sincèrement épatée) Penthésilée ? Par exemple ! C'est bien une de ces méchantes filles qui s'étaient coupé les nichons et qui se battaient tout le temps contre les hommes.

LENI - (ignorant l'ironie de Marlène et enthousiaste) Oui. La fière armée des Amazones. Cent guerrières à cheval s'élevant droit dans le ciel éternellement bleu, sans nuages, au-dessus du désert libyen. La semaine prochaine, je vais commencer le casting des filles.

MARLENE - Alors, je dois aussi me couper les nichons pour le film ? (elle soupèse ses seins l'un après l'autre dans sa main) Bof ! Ce n'est pas vraiment une grosse perte. De toutes façons, je n'ai jamais aimé ces machins.

LENI - (ignorant Marlène et poursuivant son délire) Il me faut des filles jeunes, athlétiques. Des filles qui peuvent monter à cheval sans selle. Qui, dans les scènes de bataille, excitent jusqu'à l'extrême leur monture sous leurs cuisses nues. Qui bandent leur arc jusqu'à ce que les extrémités se touchent. Des filles qui se retournent vers l'arrière sur leur cheval lancé au galop et tirent leurs flèches, même dans la fuite.

MARLENE - Personne n'a jamais remarqué comme j'ai les nichons qui pendent. C'était mon secret le mieux gardé. Chaque matin, avant d'aller au studio, ma fille devait me remonter les machins avec du sparadrap. Et la nuit, quand les mecs venaient, je portais mes négligés spéciaux, avec support incorporé. Petit raffinement. Je ne l'ai jamais retiré devant aucun d'eux. Et aucun n'a rien remarqué.

LENI - Dans les gros plans, leurs visages doivent apparaître hardis et rayonnants. Aucun héros grec ne peut effrayer les Amazones. Elle font face à leur destin. Mais après doivent suivre des images d'Amazones frappées à mort, des Amazones qui glissent de leurs chevaux avec un regard mourant, qui sombrent dans la poussière soulevée par les sabots de leurs coursiers trépignants. Les Amazones doivent présenter deux aspects : hardies, rayonnantes et blessées à mort. (Son regard tombe sur Marlène, toujours occupée avec ses seins) Marlène, nous allons travailler dur. Tu vas devoir travailler dur avec toi-même. Je vais devoir travailler dur sur toi. Le visage éternel de Marlène, transfiguré par l'oeil de la camera de Leni. Ensemble, nous pouvons y arriver.

MARLENE - Dis-moi, tu ne parles pas sérieusement pour ce film ?

LENI - (troublée) Qu'est-ce que tu veux dire Marlène ? Bien sûr que je parle sérieusement.

MARLENE - Mon Dieu, je n'aurais jamais cru qu'une femme comme toi puisse se gourer encore plus dans ses vieux jours.

LENI - Tu ne m'as pas encore bien écoutée. J'avais donc justement commencé à t'expliquer comment je...

MARLENE - Il n'y a rien à expliquer. Tu veux tourner un film dans lequel je donne la chasse aux héros grecs, avec une horde de jeunes sportives en furie. Et par dessus le marché à cheval ! Non vraiment. Qui voudrait, pour rien au monde, regarder une connerie pareille ?

LENI - Pourquoi es-tu si pessimiste ? Autrefois, quand Fanck a tourné avec moi son premier grand film sur la montagne, et quand j'ai passé seize mois dans la cabine de montage pour mon film sur les Jeux Olympiques, tout le monde a dit : "Qui voudrait voir ça ?" Et alors, hein ? Alors ce furent des succès colossaux.

MARLENE - Puisque tu as produit de si colossaux succès à cette époque, alors je me demande pourquoi tu n'as pas tourné à ce moment-là ton truc sur les Amazones, quand ton monde était encore en ordre. Ou alors tes distingués amis en brun n'ont pas voulu te donner d'argent pour un film avec tant de femmes sauvages et si peu de bottes noires.

LENI - Allons donc pas d'argent ! D'abord mes films n'étaient pas financés par le parti, et d'autre part, j'avais tant gagné avec les Olympiades que j'aurais pu réaliser tous les films du monde. Non. Cette guerre de merde est arrivée entre temps et a tout foutu en l'air.

MARLENE - Ah oui, la guerre, notre bonne vieille guerre mondiale (elle commence à chanter)

"Wenn die Soldaten durch die Stadt marschieren,
öffnen di Mädchen Fenster und die Türen"

Je trouvais ça merveilleux sur le front. C'était mon meilleur temps. En plein air, en campagne. Le soir sous la tente.

LENI - J'étais aussi sur le front. Tout à fait au début. En Pologne. Je n'ai vraiment rien vu là de merveilleux. Epouvantable, toutes ces exécutions. J'ai été tellement révoltée que je suis repartie tout de suite.

MARLENE - Mon uniforme, comme je l'ai aimé ! Jaquette Eisenhower, pantalon sur mesure, bottes de combat lacées haut, et puis, pour la scène, la robe à paillettes. (elle fouille dans un carton).

LENI - Ce n'était plus une belle guerre. C'était une tuerie stupide. Sans forme ni sens. Sans la moindre trace de rythme et de style. Ca avait autant à voir avec l'art de la guerre que la sculpture avec la boucherie.

MARLENE - (elle met un vieux casque) Pour la première fois dans ma vie, j'avais l'impression de ne pas faire seulement des films stupides, mais enfin quelque chose de bien.

LENI - Speer voulait que je lui tourne un film sur la ligne Maginot, mais ça ne m'a pas tentée. Je l'ai laissé faire à Fanck qui n'avait plus rien à faire du moment que je tournais mes propres films.

MARLENE - (elle sort un bâton de rouge et se peint les lèvres) Hello boys ! I want to say that sharing this entertainment with you to day is to me more important than doing the entertaining. If morale is kept as high.

J'ai toujours eu beaucoup de plaisir avec les gars là-bas. Ils m'appelaient Chick, Lammie Pie, Princesse ! Et je lavais leurs slips dans un casque. Les quelques morpions que j'ai eus alors, mon Dieu, c'est l'apanage d'un vrai soldat. (elle chante)

"Wenn im Felde blitzen Bomben und Granaten,
weinen die Mädchen um ihre Soldaten,
ei warum, ei darum, ei warum, ei darum,
ei bloss weg'n dem Tschingderassa bumderassassa
ei bloss weg'n dem Tschingderassa bumderassassa.

LENI - Mon frère est tombé en Russie. Une grenade l'a déchiqueté. Il est mort à l'heure même où la bombe a explosé au Quartier Général du FÜhrer et j'étais sur la tombe de mon père. Remarquable. Remarquable simultanément. Ma vie entière a été marquée par de telles remarquables simultanités. (elle plonge dans ses pensées)

MARLENE - J'ai seulement toujours eu peur de tomber aux mains des nazis.

L'abominable homme de Berlin aurait sûrement voulu m'avoir. Mon Dieu, que n'aurait-il pas fait avec moi ! Mais le général Patton m'avait donné son petit revolver. (elle regarde le revolver) J'aurais pu le tuer. Oui, j'aurais tué l'abominable homme. (elle joue la tyrannicide) Les nazis m'auraient traînée dans le grand bordel du FÜhrer, barbouillée de boue, ensanglantée, dans mon uniforme déchiré, et lui, nerveux aurait tiré sur sa petite moustache et aurait apostrophé son rustre brun : "L'Allemagne a oublié comment on traite une dame !" et les rustres m'auraient aussitôt libérée et emmenée dans un grand boudoir, où j'aurais dû me faire belle pour la soirée, et j'aurais revêtu mon déshabillé raffiné, celui avec les dentelles noires et le corselet ajusté, et puis, il serait venu et m'aurait baisé la main tout confus, bien que ses yeux aient gardé cette lueur tordue, et nous aurions soupé aux chandelles sur une longue table, nous deux absolument seuls, et il m'aurait expliqué que ses sbires devraient m'exécuter au point du jour, parce que je suis mariée avec un juif, et que l'on ne saurait tolérer le déshonneur de la race par un Dietrich, et, peu avant le café, je me serais levée, j'aurais

tiré le petit revolver de ma jarrettière, j'aurais crié "meurs tyran !", et je l'aurais atteint en plein cœur. Ou alors, j'aurais attendu qu'il ait essayé de me renverser sur le canapé ? Non, je l'aurais abattu tout de suite. (après une petite pause) Leni, pourquoi ne l'as-tu pas tué ?

LENI - (elle sort de sa rêverie interloquée) Qui ?

MARLENE - Le Führer.

LENI - Marlène, tu ne comprends rien à tout ça.

MARLENE - Peuh ! Je ne suis pas prussienne peut-être ? Je sais ce qu'est l'obéissance. J'ai toujours fait ce que les hommes m'ont dit, mais Hitler non. Là c'était hors de mes possibilités.

LENI - Tu vois, moi, je n'ai jamais fait ce que les hommes m'ont dit. Seulement lui... lui, je l'ai écouté. Il était le seul homme auquel je pouvais me vouer sans réserve. Jamais il n'a perçu la femme en moi. Il m'a toujours considérée en tant qu'artiste. Lors de cette première nuit, comme nous nous promenions sur la plage de Wilhelmhaven, et qu'il m'a avoué la forte impression qu'avait produit sur lui ma "Lumière Bleue" et combien il était étonné qu'une jeune femme comme moi ait pu vaincre l'opposition de l'industrie du cinéma, il m'a tout d'un coup entourée de son bras, et je me suis raidie. Alors, tout de suite, il m'a lâchée et s'est écrié : "Je ne peux pas aimer une femme, je ne peux pas aimer une femme tant que je n'ai pas accompli ma tâche". J'ai su, à ce moment-là, que j'étais à jamais sa prisonnière. Quand nous nous sommes séparés, il m'a dit : "Melle Riefenstahl, si un jour nous arrivons au pouvoir, alors vous devez faire mes films". Voilà. Tout simplement.

MARLENE - (éclatant de rire) Sublime ! C'est la meilleure que j'aie entendue depuis des dizaines d'années. La Sainte Vierge de la camera a tourné la manivelle pour les nazis simplement parce que le Führer ne l'a pas tripotée.

LENI - Que ce soit un honneur qu'un homme puissant ne te tripote pas, tu ne peux naturellement pas le comprendre. Et comment saurais-tu la sensation qu'on a quand un tel homme veut faire de toi sa réalisatrice, et non pas sa descente de lit.

MARLENE - Il vaut peut-être mieux ne pas connaître ce genre de sensation. Mieux vaut rester les yeux ouverts sur un matelas, que de se précipiter, aveule, derrière une camera. Du reste, ne t'imagines pas que toi et ton peintre du dimanche barbouillé de brun vous ayez inventé l'amour spirituel entre un homme et une femme. Dans ma vie, j'ai connu beaucoup de grands, de vrais grands hommes, et avec chacun d'eux, j'ai vécu un amour pur, unique, éthéré.

LENI - Ha !

MARLENE - Parfaitement. Erich Maria Remarque par exemple. Bon, lui il ne compte

pas vraiment, il était de toutes façons impuissant. Mais... Hemingway. Oui. Ernest Hemingway. God, what a wonderful man ! Mon rocher de Gibraltar. Tout le monde disait que j'avais avec lui... mais ce n'était pas vrai. Hemingway était bien au-dessus de toutes ces coucheries. A l'époque, au Ritz, quand cette horrible femme est tombée amoureuse de lui... cette... comment s'appelait-elle déjà... cette miss Mary... et cette miss Mary voulait donc, à tout prix, coucher avec lui. Alors il a pris son fusil de chasse et a tiré sur la cuvette du W.C. Quel cri a poussé cette oie stupide ! Je suis allée la trouver et j'ai dit : "Bon, miss Mary, il a tiré sur la cuvette des cabinets. Et alors quoi, c'est Hemingway." Hemingway m'a écrit des lettres et je lui ai écrit des lettres, et ces lettres sont gardées dans le coffre-fort d'une banque à New York. C'est ça l'amour qui m'a liée à Hemingway. Ca et rien d'autre. Peut-être que c'est difficile à comprendre les relations que j'ai eues avec les grands hommes. Je n'essaierai pas de l'expliquer. Ou bien on le comprend, ou bien on ne le comprend pas.

LENI - Marlène, tu n'as rien à m'expliquer. Je peux très bien comprendre ton sentiment pour Hemingway. Cet homme a aussi changé ma vie.

MARLENE - Ah non !

LENI - "Les Vertes collines d'Afrique". Je peux encore me rappeler exactement le jour où j'ai lu ce livre.

MARLENE - Oh yeah. L'Afrique. (elle commence pendant ce qui suit à tambouriner sur le pot de chambre, la casserole ou autre)

LENI - C'était une matinée triste et pluvieuse. J'étais assise dans ma misérable mansarde à Munich, sans rien à manger, sans rien à faire, je désespérais de la vie, et soudain, quand j'ai lu ce livre, j'ai de nouveau entrevu une lueur d'espoir. J'étais comme électrisée dans tout mon corps, j'ai senti que je devais aller là-bas, là-bas seulement mon âme pourrait encore une fois guérir. Je devais partir pour l'Afrique. Oui. Et deux semaines plus tard, je suis partie.

MARLENE - (elle chante, en continuant de tambouriner)

"Did you ever happen to hear a voodoo ?

"Hear it and you won't give a damn what you do

"Tamtams put me under a sort of voodoo

"And th whole night long

"I don't know the right from wrong"

LENI - J'étais ensorcelée, abasourdie. Enfin, j'avais trouvé ce que je cherchais depuis si longtemps. Jamais dans ma vie un spectacle ne m'avait autant enivrée. Mille ou deux mille créatures ondulent dans la lumière du soleil couchant. Des silhouettes noires, royales, bizarrement peintes, décorées de bijoux fantastiques. Des créatures

d'une autre planète. Des centaines de lances dansent contre le globe solaire rouge feu.

MARLENE - (chante)

"The beat give me a wicked sensation

"My conscience wants to take a vacation

"Got voodoo head to toes

"Hot voodoo burned my clothes

"I want to start dancing

"Just wearing a smile"

LENI - (elle esquisse un premier pas rythmé. Puis elle commence à danser) Au milieu de la foule s'étaient formés de grands et de petits cercles dans lesquels des hommes particulièrement athlétiques s'avançaient les uns vers les autres. Ils s'attiraient, se battaient, dansaient. Les vainqueurs étaient portés sur les épaules, hors du cercle. Leurs corps huilés luisaient dans le soleil couchant.

MARLENE - (elle chante)

"Hot voodoo makes me brave,

"I want to misbehave

"I'm beginning to feel like

"An african beast"

LENI - Un battement de tambour ininterrompu par dessus les trilles clairs des voix de femmes et les cris de la foule. C'était comme un rêve. Je me trouvais au milieu des Noubas. Des mains se tendaient vers moi, des visages me souriaient, je sentais que j'étais parmi des hommes bons.

MARLENE - (elle chante)

"Those drums bring up the devil inside me,

"I need some great big angel to hide me.

"Hot voodoo gets me wild,

"O my (...) save this child,

"I'm going to (...)

"I want to be bad"

LENI - (elle écoute la fin du chant vaudou tout en dansant) Chez vous c'était beau. Chez vous je voulais rester. Mongnatu abuni carona mara ? Leni basso ! Leni basso ! (elle commence à sangloter) Non, Leni ne revient plus. Plus jamais. Vous êtes evenus laids et vulgaires comme le reste du monde. De quoi avez-vous l'air ? Qu'avez-vous fait de votre majestueuse nudité ? Vous ne voyez pas que ces vêtements vous dénaturent jusqu'au ridicule ? Quel diable s'est emparé de vous pour que vous pendiez à vos ceintures des boîtes de conserves rouillées en guise de bijoux ? Où sont passées votre gaieté naturelle et votre modestie ? Vous volez, vous êtes devenus "

avidés et importuns comme des mendiants. Vous qui étiez ce que j'avais de plus cher, vous vous êtes laissé fourvoyer. Voilà pourquoi je dois maintenant vous abandonner, mes enfants de la nature déçus. Adieu. Jamais plus je ne rirai avec vous, jamais plus je ne danserai avec vous dans vos fêtes, jamais plus je n'agiterai le fouet avec vos femmes. Vivez désormais dans la haine et la laideur, jusqu'à ce que vous soyez rayés de la face de cette terre. (après une pause). J'ai toujours cherché ce paradis. Je n'ai toujours cherché qu'un paradis perdu.

MARLENE - Dis-moi, Leni. Est-il vraiment exact que les nègres ont les plus longs... mon Dieu, comment dire ?....Les plus longs... machins ?

LENI - (dégoûtée) Marlène !

MARLENE - (impassible) C'est drôle, j'ai eu à peu près mille hommes, mais pas un seul nègre. A part mon petit sauvage, là. (elle tire du lit une poupée noire, en chiffon, toute râpée) Mais nous deux, nous avons toujours été sages, pas vrai ?

LENI - Marlène, arrête tout de suite tes cochonneries !

MARLENE - Yul peut-être, mon roi de Siam, mon fier prince chauve. Non, Yul ne compte pas vraiment.

LENI - Marlène, tu me dégoûtes. Toi et ta civilisation décadente. Vous vous moquez des noirs parce qu'ils sont primitifs. Mais les seuls primitifs, en vérité, c'est vous. Vous ne pouvez pas supporter que quelque chose soit grand, pur et beau. Vous n'êtes heureux que quand vous avez tout traîné dans la boue, tout sali, tout rendu aussi petit et aussi démolé que vous l'êtes vous-mêmes. (elle empoigne son sac à dos) Marlène, je m'en vais.

MARLENE - Je t'en prie, je t'en prie, ne te gêne pas. Tu sais bien où est la porte du balcon.

(Leni ouvre la porte du balcon et s'apprête à enjamber la balustrade)

MARLENE - (la rappelle) Tu ne voulais pas tourner un film avec moi ?

LENI - (elle s'arrête, revient lentement en arrière) Ah ! Pour une fois. Je croyais que tu prenais mon film et tout ça pour un radotage.

MARLENE - Oh, mon Dieu, dans ma vie, j'ai tourné tellement de films nuis, un de plus ou un de moins, ça n'a aucune importance.

LENI - Tu veux vraiment le faire ?

MARLENE - Mais sûrement. Mais oui, sûrement. Je fais toujours ce qu'on me dit.

LENI - Bien. Alors nous commençons par un bout d'essai. (elle pose son sac et en sort une Arriflex)

MARLENE - (elle panique en voyant la camera) Non ! Pas de camera ! Pas de camera ! Remballe tout de suite ce truc !

LENI - (pendant ce qui va suivre, elle installe, impassible, la camera sur son support)
Mais Marlène, ne sois pas niaise. Comment puis-je tourner un film avec toi sans camera ?

MARLENE - Non. Je ne me laisse plus photographier. Fini ! Terminé ! I've been photographed to death.

LENI - Une idiotie donc. Photographiée à mort ! Comment peut-on photographier à mort ? Les choses ne commencent à vivre que sur la pellicule. Si Sternberg n'avait pas été amoureux de toi avec sa camera, tu n'aurais pas existé, Marlène.

MARLENE - Le Maître l'a donné, le Maître l'a repris.

LENI - Et la maîtresse le donne de nouveau. Allez ! Sors du lit !

MARLENE - Je ne peux pas.

LENI - Sottise ! Sois une prussienne !

MARLENE - Je vais tellement mal.

LENI - Si j'étais couchée depuis vingt ans dans ce pucier, j'irais mal aussi. Tu dois te bouger, Marlène. Nous allons entreprendre un travail d'entraînement pour toi. (elle commence à faire des mouvements de gymnastique)

MARLENE - Je ne peux pas. Mes jambes. Elles sont si faibles. Et mon articulation de la hanche. Artificielle. Mon pauvre Johnny, malade. Je crois qu'il a sauté hors de sa poêle.

LENI - (elle fait sa gymnastique pendant tout le dialogue. Un peu hors d'haleine)
Sottise. On m'a refait l'articulation de la hanche depuis déjà quinze ans. Et ça fonctionne toujours. Et avec ça, j'ai même obtenu récemment un diplôme de plongée.î

MARLENE - Mais mes jambes. Elle sont brisées du haut en bas. Brisées.

LENI - Et alors ? Tu crois que j'ai un seul os de mes jambes qui n'a pas été brisé au moins trois fois ?

MARLENE - Mais ma colonne vertébrale.

LENI - Craquée deux fois.

MARLENE - Les disques.

LENI - Chaque jour ils s'affaissent et se remettent en place.

MARLENE - J'ai un cancer de l'utérus.

LENI - Insignifiant.

MARLENE - Ostéoporose.

LENI - Tant que ça ne se voit pas.

MARLENE - Rhumatismes déformants.

LENI - Juste une question de bon éclairage.

MARLENE - Je... Je ne peux plus retenir la pisse.

LENI - Oh.

MARLENE - Oui. Je fuis comme un vieux robinet, jour et nuit.

LENI - Ca c'est grave. Vraiment grave. Une vessie foutue est le pire martyr qu'une femme puisse endurer.

MARLENE - Tu l'as dit. L'enfer. Il m'est impossible de me lever

LENI - J'ai toujours eu des problèmes de vessie. Toute ma vie. Les tournages avec Fanck... les éternelles stations assises dans la neige profonde m'ont complètement ruiné la vessie. Je peux encore me rappeler ce fameux retour vers Kitzbühel... Ce devait être à la fin de la guerre. Le train était bondé de soldats et de réfugiés. J'ai dû rester debout dans le couloir, coincée entre tous ces gens. Et soudain, j'ai eu une crise de cystite si terrible que le sang m'a coulé le long des jambes. Un soldat l'a vu et m'a mis son casque entre les pieds.

MARLENE - Rrou, rrou, rrou dit la colombe à Cendrillon. Le sang est dans la chaussure.

LENI - (de nouveau pragmatique) Mais il y a un remède. Je suis allée voir un médecin en Italie qui m'a administré une cure de cheval. Chaque jour, pendant un mois, trois piqûres de sulfamide - il paraît que ça peut rendre aveugle - mais depuis ça, j'ai la paix. Quand nous commencerons le tournage, je le ferai venir, il doit pouvoir t'aider.

MARLENE - C'est trop gentil de ta part, mais ma vessie n'a pas de cystite, elle n'est simplement pas étanche.

LENI - (irritée) Aucune importance. Marlène, lève-toi maintenant !

MARLENE - Non.

LENI - Si.

MARLENE - Non.

LENI - Si.

MARLENE - Non.

LENI - Bon sang de bonsoir Marlène ! Devais-tu tant te laisser aller ? Ca ne t'excite pas de montrer encore une fois au monde qu'il t'a effacée prématurément ?

MARLENE - Premièrement, le monde ne m'a pas effacée. Deuxièmement, J'en ai assez montré au monde. Troisièmement, le monde m'en a assez montré. Et quatrièmement, nous en avons fini l'un avec l'autre.

LENI - Marlène, je ne te comprends pas. Tu es bien exactement une créature de cinéma comme moi. De même que je ne peux exister que quand je regarde à travers une camera, tu ne peux exister que quand tu es regardée par une camera. Alors ? Ne sommes-nous pas le couple idéal ?

MARLENE - Frankenstein et son monstre en seraient pâles de jalousie.

LENI - Parfois, je souhaite vraiment devenir aveugle et que la camera soit ma seule prothèse. Seul encore le regard de la camera. Sinon le noir. C'est de plus en plus repoussant de regarder le monde à l'oeil nu.

MARLENE - J'ai fait récemment un rêve de ce genre. J'étais morte et j'avais légué mes jambes à un musée de Tokyo. Et quand le directeur du musée a voulu couper mes jambes, ce n'était plus de la peau mais de la toile, et au lieu de sang et de chair, il en jaillissait de la sciure. Alors, le directeur du musée s'est mis à rire, et m'a caressé le genou. "Ma bonne Marlène", a-t-il dit, "ma bonne enfant. Alors nous n'avons pas besoin de t'empailler." (rire, toux, sanglots) "Alors, nous n'avons pas besoin de t'empailler."

LENI - Maintenant, Marlène, redresse-toi pour de bon. Bien droite. (Marlène subit les efforts de Leni sans résistance) Et maintenant sors une jambe hors du lit.

MARLENE - (ton geignard de petite fille) Mon petit sauvage ! Tu as jeté mon petit sauvage hors du lit.

LENI - Et maintenant l'autre jambe.

MARLENE - Rends moi ma poupée.

LENI - Oui. Et maintenant, tu es presque déjà debout, encore un peu plus haut, et puis, et puis, (elle remonte Marlène qui tombe à côté du lit).

LENI - Allez Marlène, s'il te plaît. Tu dois un tout petit peu coopérer.

MARLENE - (sourdement, au sol) Je n'ai plus besoin de ça. A mon âge, je ne dois plus subir ça.

LENI - Subir, subir, subir !

MARLENE - On m'a toujours dit ce que je dois faire. J'ai toujours fait ce qu'on m'a dit. Mais maintenant, maintenant, c'est fini avec ça. Maintenant c'est moi et seulement moi qui décide ce que je fais. (elle regrimpé dans le lit)

LENI - (elle commence à sangloter et pousse des hurlements de sirène) Je t'en prie Marlène, tu ne peux pas me faire ça, tu ne peux pas me laisser en plan. Je ne sais pas ce que je peux faire sans toi. Marlène, j'ai besoin de toi. (elle s'accroche en sanglotant au lit de Marlène)

MARLENE - Allons, allons, allons. C'est bon. Sois courageuse fillette. Tu veux que je te réchauffe un peu de choucroute ? J'ai encore un reste dans ma marmite.

LENI - Je ne veux pas de choucroute. Je veux tourner un film avec toi.

MARLENE - Taratata. Quand on est triste, le plus important, c'est que quelqu'un donne ce qu'il a cuisiné pour vous.

LENI - Je ne veux pas que tu cuisines pour moi. Je veux que tu joue pour moi. Je me suis tapé tout le trajet depuis Berlin jusqu'à Paris. J'ai grimpé le long de ce maudit mur.

Je me traîne à genoux devant toi. Que dois-je faire de plus ? Je te supplie.

MARLENE - (elle commence à donner à manger à Leni) Bon ! Une cuillerée pour maman. Et une cuillerée pour papa. Et une cuillerée pour le Führer.

(Leni se jette sur le sol en hurlant, furieuse. Elle frappe le sol avec ses poings)

MARLENE - Allons bon. I do it for you. I do it for you. (elle se lève sans problème)

Mais maintenant, tu arrêtes tes pleurnicheries. Ca, personne ne peut le supporter.

LENI - (elle se retourne prudemment. Quand elle voit que Marlène s'est levée, elle cesse de hurler tout d'un coup. Bas)

Hé,hé, le vieux truc marche toujours. Comme autrefois pour "Olympia". Bonté divine, ce que j'ai dû pleurer pour qu'ils m'accordent ces fosses de camera. Ca a été mon record du monde personnel. Ils auraient pu sans problème me donner une médaille d'or. (elle se lève, frappe dans ses mains et se tourne vers Marlène) Le mieux, c'est que nous commençons par quelques exercices très légers. (Leni montre à Marlène quelques flexions des genoux. Marlène les exécute après elle)

LENI - Et un et deux, et un et deux. Très bien Marlène, très bien. Ca marche merveilleusement. Nous pouvons donc commencer dès la semaine prochaine la vrai gymnastique des Amazones.

MARLENE - (elle s'arrête brusquement) La gymnastique des Amazones ! Je crois que tu as une araignée au plafond.

LENI - Naturellement la gymnastique des Amazones, qu'est-ce que tu crois ?

Autrefois, avant la guerre, quand je voulais moi-même jouer Penthésilée, je m'entraînais chaque matin de six heures à neuf heures. Musculation, lancer de javelot, tir à l'arc, équitation. Tu crois peut-être qu'il suffit d'étaler ses jambes pour jouer dans un de mes films ?

MARLENE - Ainsi tu voulais autrefois jouer toi-même Penthésilée. Et alors pourquoi tu ne veux plus jouer maintenant ton Amazone en chef, alors que tu as encore tant de moelle dans les os ?

LENI - Eh bien, parce que... vois-tu... ce.... cette... ça ne marche plus. Il y a des raisons, des raisons importantes... Mais...

MARLENE - Tu ne veux plus te rendre ridicule devant la camera. Et c'est pour ça que tu as besoin de moi. Comme ça tu peux rester bien tranquille dans ton petit coin d'ombre derrière la camera.

LENI - Je t'assure Marlène que ce n'est pas ça. J'aimerais beaucoup jouer Penthésilée, le rôle me va comme un gant, mais à présent, c'est impossible. Je ne peux pas t'en dire plus. Peut-être ferons-nous pour finir quelques pompes. (Leni fait des pompes. Marlène l'observe avec un mélange de mépris et d'admiration)

MARLENE - Laisse-moi tranquille avec ta gymnastique de merde. Je dois m'occuper de mon visage. C'est mille fois plus important. (elle s'assied à sa coiffeuse et se contemple, pensive)

LENI - Bon. Comme tu veux, Marlène, comme tu veux. (elle parcourt la pièce, cherche un endroit approprié pour une prise de vue) Peut-être que tu pourrais aussi commencer à faire de la plongée. Je pourrais t'emmener. C'est une manière merveilleuse de faire de l'exercice. Justement quand les os et les articulations sont rouillés. Je n'aurais pas cru que, dans ma vie, quelque chose puisse encore autant m'enthousiasmer.

MARLENE - (elle ne l'écoute pas) Qu'a dit Jo à propos d mon visage ? On devrait le regarder comme si les yeux étaient des lacs, le nez une colline, les joues de vastes prairies, la bouche un parterre de fleurs, le front le ciel et les cheveux des nuages. Terriblement kitsch.

LENI - Tout l'hiver dernier, j'étais dans les Caraïbes. C'était magnifique. C'est aussi là que j'ai tiré ma première raie Manta. Je veux dire, naturellement, photographié. Je ne pourrais jamais tirer sur un animal.

MARLENE - (désespérée) Jo, où es-tu ?

LENI - Quand je regarde ainsi un poisson dans ses yeux bleus, je m'imagine que ce sont des miroirs. Oui, dans chaque poisson, je me reconnais. C'est pour ça que je recommande toujours aux plongeurs : "Laissez les harpons à la maison !" Mon Dieu, il y a une lumière merdique ici.

MARLENE - (elle boit goulument à une bouteille qu'elle a sortie d'un tiroir. Elle parle d'une voix pâteuse) Les yeux des lacs, le nez une colline...les joues des prairies...la bouche... parterre de fleurs... le front... ciel.... terre brûlée...tout est terre brûlée. (elle continue à boire et sa tête bascule sur la coiffeuse pendant ce qui va suivre)

LENI - (elle s'est décidée pour un endroit et installe sa camera un peu plus loin) Mais si tu veux voir quelque chose de beau en plongée, alors tu dois te dépêcher, Marlène. la saleté de la civilisation ne s'arrête pas devant les jardins de corail. D'abord, ces cochons du progrès n'ont pas eu de repos tant qu'ils n'ont pas fait des Alpes un désert de béton et de l'Afrique une montagne d'ordures. Et maintenant, dans pas longtemps, ils auront transformé les mers du Sud en un cloaque puant. Un jour, il ne restera plus que mes photos pour montrer les royaumes engloutis de la beauté. (elle soupire) C'est si triste. Comme la nature va à vau l'eau. Marlène, est-ce que je t'ai déjà raconté que je suis devenue membre de Greenpeace ? (elle se tourne vers Marlène qui ne répond pas) Marlène ? Marlène ? Cette vieille peau va encore me rendre folle. (elle va vers Marlène et la secoue)

ARLENE - (à moitié endormie) Thank you. I don't need any hellup (hoquet)

LENI - Donne-moi tout de suite cette bouteille.

MARLENE - Laisse-moi tranquille. (elle étire la bouteille dans un sursaut). Suffit quand ma fille m'énerve avec ça. Leni, as-tu une fille ?

LENI - Non. Je n'ai jamais eu de temps pour ça.

MARLENE - (geignarde) Les femmes qui refusent d'avoir des enfants sont des égoïstes. La vie d'une mère n'est pas facile. C'est plus facile de vivre pur soi. Les femmes sans enfants sont de pauvres créatures. L'amour maternel est l'amour dans sa forme la plus pure et la plus passionnée.

LENI - (elle a réussi à arracher la bouteille à Marlène) Mais Marlène, c'est du spray pour les cheveux !

MARLENE - (elle rit) Hé ! Hé ! C'est ce que pense aussi ma fille, cette oie stupide.

LENI - Bon, Marlène, maintenant c'est fini avec les singeries. Maintenant, nous allons travailler.

MARLENE - Ouais. Travailler. Travailler, c'est important. Travailler rend belle. Parle-moi de Penthésilée. Raconte-moi, comme ça, je saurai de quel visage j'aurai besoin. (elle commence pendant ce qui suit à se maquiller et à mettre la perruque blonde de Marlène)

LENI - Mon Dieu, par où dois-je commencer ? Donc Penthésilée est une belle histoire d'amour. Pour moi, la plus belle de toutes. (elle grimpe sur le piano et commence à enlever du mur les photos des amants morts) La passion qu'éprouve Penthésilée pour Achille est si grande qu'il n'y a aucune place pour elle dans ce pauvre petit monde. C'est une si grande passion que Penthésilée à la fin en est aveuglée et doit dévorer l'homme avec lequel elle voudrait vivre.

MARLENE - Que c'est barbare !

LENI - Et tout à fait à la fin, elle meurt elle-même de cette passion. Sans avoir à mettre fin à ses jours. Complètement par l'intérieur. N'est-ce pas grandiose ? La passion est la flamme qui maintient tout en vie. J'ai toujours tout fait avec passion. (elle tient un portrait en l'air) N'est-ce pas Remarque ? Le pauvre bougre. Nuit et jour, il sanglotait près de moi quand sa femme l'a laissé tomber.

MARLENE - Laisse mes hommes accrochés. Laisse tout de suite mes hommes accrochés.

LENI - Ca ne va pas. J'ai besoin de ce mur. C'est le seul qui soit dans une lumière qui ne me donne pas tout de suite envie de vomir.

MARLENE - Touche pas à mes hommes !

LENI (elle continue à décrocher les portraits) Marlène, ne fais pas l'enfant. Je n'ai pas la moindre intention de m'approprier tes hommes. Les grands hommes ne m'ont jamais intéressée. Je veux dire en tant qu'hommes. C'était toujours à des sportifs, des soldats, des cameramen que j'ai abandonné mon cœur.

MARLENE - Et qu'en était-il avec ton petit docteur ?

LENI - Oh non. Il n'y a jamais rien eu. Bien sûr, j'ai été tout au long de ma vie attachée à lui ; en définitive, il m'a révélée comme actrice, et, avant toute chose, je lui dois beaucoup de ce que je sais en tant que réalisatrice. Mais non, à part ce respect et cette reconnaissance, il n'y a jamais rien eu, même si Fanck en a toujours souffert. Je me souviens, une fois, il a même sauté dans un ruisseau de glacier parce que je...

MARLENE - Je ne parle pas de ton stupide docteur des montagnes. Je veux dire le docteur Josef Goebbels.

LENI - (elle pousse un cri) Quand cela finira-t-il ? Non ! Je n'étais pas la maîtresse de Goebbels. Jamais ! Goebbels me haïssait. Et je le haïssais, ce salaud. Il m'a combattue par tous les moyens. Pendant mon film "Olympia" et même après, il m'a mis les bâtons dans les roues partout où il le pouvait. Il m'a traitée d'hystérique. Une fois, il a même voulu me jeter au bas d'un escalier.

MARLENE - Mon Dieu, ça arrive aux couples les plus heureux.

LENI - Bien entendu, il était entiché de moi, ce vieux bouc. Justement, c'est pour ça qu'il m'a haïe. Parce que je l'avais envoyé promener. Je le vois encore dans mon séjour. Comme il se traînait à terre et sanglotait : "Melle Riefenstahl, je vous aime, je vous aime à la folie, je suis prêt à tous les sacrifices pour vous. Je ne cesserai jamais de me battre pour vous. Vous devez devenir ma maîtresse." Il entourait mes genoux, mais je l'ai simplement repoussé et je lui ai crié : "Herr Doctor relevez-vous. Vous êtes fou !"

MARLENE - (elle rit doucement) Là, tu étais bien une vraie petite combattante de la résistance.

LENI - Ca a commencé justement quand il m'a convoquée pour la première fois chez lui, à son

ministère. J'avais à peine tiré la porte derrière moi, qu'il a essayé de me plaquer contre le mur. Je ne comprends pas ce qu'ont les hommes à toujours vouloir se jeter sur une femme. Glenne Morris, le champion olympique du décathlon, m'a arraché ma blouse en plein milieu du stade devant cent mille spectateurs. Je voulais seulement le féliciter. Et lors de mon propre mariage, un officier ivre m'a agrippée par la poitrine. Je ne comprends pas ça. (elle recommence à enlever les photos du mur)

MARLENE - Quoi, tu as été mariée ? (elle continue de se maquiller)

LENI - Eh bien oui, si on veut. En fait, nous n'avons jamais été ensemble. C'était la guerre et Peter était lieutenant des chasseurs alpins.

MARLENE - Oh, un militaire. Que c'est beau !

LENI - Il a fallu que ça se passe justement pendant le tournage de "Tiefland". Comme si je n'avais pas eu assez d'ennuis sur le dos avec ce film de merde. Minetti, le grand acteur, se refusait, naturellement, à monter sur un cheval. Le lieutenant Peter Jacob était au contraire un cavalier émérite. Et il ressemblait à Minetti à s'y méprendre. Je lui ai donc fait enfiler son costume pour les scènes à cheval. Et c'est ainsi que c'est arrivé. Alors que je traversais le village à cheval derrière lui, le canasson s'est emballé, et quelque temps après, je me suis retrouvée au bureau d'état civil. C'était un mariage "guerre-éclair" dans les règles.

MARLENE - J'ai aussi connu Papa sur le plateau. Mon Dieu, comme il m'a plu, alors, avec ses cheveux blonds et son costume de tweed authentique. J'avais cru qu'il était l'homme avec qui je pourrais traverser une vie dorée la main dans la main. Des clous ! Mais par bonheur, pendant les cinquante trois ans que dura notre union, nous ne nous sommes pas souvent vus.

LENI - Entre Peter et moi, ça ne s'est pas non plus très bien passé. Pas du tout. Au fond de son cœur, c'était aussi un salaud. Je m'en suis aperçue dès sa première permission. Il m'a dit qu'il devait retourner au front. En réalité, il a passé les derniers jours de son congé à s'envoyer en l'air avec une pute quelconque à l'hôtel Eden.

MARLENE - Oui, c'est le destin des femmes de souffrir par les hommes. (elle soupire)

Pourquoi devons-nous être si faibles et eux si forts. C'est ça notre malheur.

LENI - Allons donc ! Je n'ai absolument rien contre le fait que l'homme soit le plus fort. Bien au contraire. (elle a décroché les portraits et commence, en gémissant, à pousser le piano) Seulement, il y a si peu d'hommes forts. Marlène, peut-être aurais-tu la bonté de venir m'aider à le tenir...

MARLENE - Quoi ? Je suis la star du cinéma. De toute ma vie, personne ne m'a encore demandé de l'aider à tenir quelque chose sur le plateau.

LENI - Alors il serait grand temps que quelqu'un le fasse. J'ai aussi été une star. Et je me suis coltiné mes skis dans la neige profonde des journées entières.

MARLENE - Aussi, ça se voyait dans tes films.

LENI - (poussant le piano) Je sais, je sais, de nous deux, tu as toujours été la plus belle. Mais quand même. Les films que j'ai faits avec Fanck n'étaient pas tous mauvais.

MARLENE - Je ne peux pas les juger tous, un seul m'a suffi.

LENI - "L'Enfer Blanc du Piz Palü", celui-là était très bon.

MARLENE - C'est celui où tu rampes dans la neige comme un basset ?

LENI - (elle a repoussé le piano et regarde satisfaite le mur nu) Tu as bien raison. Les scénarios de Fanck étaient passablement débiles. Mon Dieu, je peux encore me rappeler celui-là... comment s'appelait-il déjà ... "L'Ivresse Blanche", c'est ça, "L'Ivresse Blanche", là, pendant tout le film, je devais crier sans interruption : "Oh, que c'est bien, oh, que c'est bien !" C'est pourquoi j'ai commencé à tourner mes films moi-même.

MARLENE - Quel triomphe de la volonté !

LENI - (souple) Je t'en prie. Quand donc verrai-je le moment où je pourrai prononcer le mot "film", sans que mon interlocuteur me beugle immédiatement à la figure "Triomphe de la volonté" ? Oui, j'ai tourné ce maudit film sur le congrès du parti. Mais avant et après, j'ai tourné deux films de pure fiction, tout comme je vais maintenant tourner un film de pure fiction. Bon sang, quand chasserez-vous enfin ça de vos crânes bornés de résistants ? Je ne suis pas la réalisatrice de films de propagande comme vous le croyez. La réalité ne m'intéresse pas. Ne m'a jamais intéressée. Mon premier film "La Lumière Bleue" était en soi une fable, une

légende, dans laquelle un pauvre enfant innocent de la montagne doit mourir parce qu'un lourdaud de la plaine vient se promener dans sa chère grotte de cristal et détruit tout en piétinant. C'étaient les sujets qui me touchaient vraiment à l'époque, et pas de quelconques chemises brunes en marche.

MARLENE - Ah bon. Après les films de montagne dans la neige et la glace, ont suivi les films de montagne sans neige si glace. Incroyable progrès.

LENI - Marlène, puisque tu as l'oeil si pointu, il ne devrait pas t'avoir échappé que, dans la plupart des films que Sternberg a tournés avec toi, le passage du matériel surexposé au film ne s'est pas opéré. Pense seulement, je t'en prie, à cette farce de "Katharina" ! Où tu n'avais rien d'autre à faire pendant toute la première heure que de t'exercer à la révérence de cour, et de chuchoter avec des yeux d'esclave : "Oui, votre Majesté". Je me demande pourquoi tu n'en as pas tiré les conséquences et ne t'es pas emparée toi-même de la camera.

MARLENE - Je savais exactement où je devais être. Ma place était devant et non derrière la camera.

LENI - Il y a des circonstances dans la vie qui obligent une artiste à changer de camp.

MARLENE - (très ironique) Ah oui ?

LENI - Oui, oui, oui, je sais. Tu n'as pas besoin de dire quoi que ce soit. Je sais déjà ce qui va venir. Mieux vaut être une honorable actrice américaine qu'une réalisatrice nazie déshonorée. Non, ma chère. L'histoire n'est pas si simple. Justement mon honneur, mon honneur d'artiste - et c'est bien le seul qui compte en définitive - m'a obligée à ne pas changer de camp politique. Jamais on ne m'aurait fait tourner à Hollywood les films que je pouvais tourner en Allemagne. C'est toute ma destinée. Que je ne me suis jamais laissé corrompre en tant qu'artiste.

MARLENE - Je l'ai toujours dit. Les femmes ! Elles ne peuvent pas penser clairement. Leur cerveau est trop petit. Dans les universités américaines, ils ont même fait l'expérience de comparer le poids d'un cerveau de femme avec celui d'un cerveau d'homme. Eh bien ? Le cerveau de femme pesait la moitié de celui d'un homme.

LENI - (ignorant Marlène) Quarante huit cameramen ont travaillé sous ma direction pour

"Olympia". Quarante huit. Tous formés par moi. Chacun séparément. Pendant un mois, je les ai trimbalés de compétition en compétition et je leur ai montré comment on tient une camera. Comment, d'une banale course de marathon, on peut faire une scène qui fera bondir les gens de leur siège. Comment un fastidieux plongeur devient un Icare.

MARLENE - Qu'est-ce qu'elle s'imaginent ces vaches féministes. Si cet idiot de Seigneur Dieu avait voulu que les femmes soient comme les hommes, alors Il les aurait créées tout à fait semblables aux hommes. Pas du tout. So, stay women. Be happy with it. It's nice to be a woman, isn't it ?

LENI - Quarante huit cameramen. Tous marchaient à mon coup de sifflet. Dix huit heures par jour. Les discussions de mise en scène ne pouvaient avoir lieu que de nuit. Toutes les cinq minutes. Ensuite dehors, et la foir d'après dedans. "On ne dors pas maintenant", je leur disais, "vous pourrez dormir dans trois semaines".

MARLENE - Envie de pénis. Oui, oui, oui, c'est ça. Elle n'ont pas de machin et c'est leur grand malheur. De là vient la complète frustration, dans le tête et partout. Horrible.

LENI - Ma propre maison de production, les opérateurs les mieux formés que je pouvais souhaiter, mon propre atelier de montage, tout ça, je me l'étais bâti en Allemagne. En 1938, j'étais la femme la plus puissante - oui, bon, ça ne dit pas grand chose - j'étais l'homme le plus puissant de l'industrie allemande du cinéma. Et j'aurais dû abandonner tout ça pour aller jouer à Hollywood des rôles insignifiants.

MARLENE - Je ne sais pas ce que tes parents ont fait de travers. En tout cas, ma mère m'a appris à être une femme. Docile. Reconnaissante dans mon rôle de femme-lune qui reflète la lumière.

LENI - Alors Madame la Lune est peut-être prête avec son visage ? La lumière n'attend plus que son entrée.

MARLENE - Un moment. Le trait des sourcils ne me plaît encore pas. N'importe comment, pas assez audacieux. Peut-être un peu plus droits, comme je les avais autrefois en danseuse espagnole. (elle dessine les traits) Oui, comme ça, ça peut aller. Qu'est-ce que tu en penses ?

LENI - (elle s'approche de la coiffeuse) Pour l'amour de Dieu Marlène ! Tu dois jouer une reine des Amazones, pas une entraîneuse de night-club. Penthésilée avec ces cils, avec ces sourcils, impossible ! (elle s'empare d'un mouchoir à démaquiller et veut nettoyer le visage de Marlène)

MARLENE - Touche pas à mon visage ! Tout au long de ma foutue vie, j'ai figolé ce visage. Mon visage est l'oeuvre de ma vie. Je me suis fait redresser le nez, je me suis épilé les sourcils, je me suis fait arracher les molaires. Alors, maintenant, je n'ai pas besoin qu'une gardienne de chèvres se précipite pour tout bousiller.

LENI - Visage ! Tu appelles ça un visage ! Une catastrophe oui ! On dirait qu'un peintre daltonien t'a giflée avec sa palette.

MARLENE - Peuh ! Elle se conduit comme si elle était la plus grande réalisatrice de tous les temps, et n'a aucune idée des couleurs dont a besoin un visage pour paraître animé en noir et blanc.

LENI - Bien entendu, je le sais ça. Mais nous ne tournons pas en noir et blanc, ma chère, nous tournons en couleurs. Et là, tu seras avec cette peinture de guerre...

MARLENE - En couleurs ! Non, vraiment, pas ça ! Ne te rends pas ridicule, Leni. Tu ne peux absolument pas tourner une tragédie en couleurs. La couleur est l'ennemi naturel de la tragédie. Et je sais de quoi je parle. Il me suffit de me rappeler du "Jardin d'Allah". Mon Dieu, ce film était une telle merde que Selznick aurait mérité pour ça d'être traîné en justice. Non vraiment. Un seul désert-gaffe-technicolor dans la vie me suffit.

LENI - Mais Marlène, épargne-moi Selznick. "Autant en emporte le vent". Naturellement cet homme n'était pas capable de réaliser artistiquement un film en couleurs. Mon film sera le premier film en couleurs digne de ce nom. Pas une de ces bandes en chewing-gum hollywoodien que le monde a eu à voir jusqu'ici. Tu as même dit quelque chose de tout à fait vrai, Marlène, la couleur n'est là que pour rendre le noir et blanc encore plus vivant. C'est pour ça que je vais introduire la couleur tout à fait parcimonieusement, d'une façon graphique, comme la pierre. La nature dans sa plus totale stylisation. Les antiques reliefs se

décomposeront de honte.

MARLENE - (murmure) Pas seulement les antiques reliefs.

LENI - Ca m'est égal maintenant. Fais ce que tu veux avec tes sourcils et commençons enfin.

MARLENE - (elle se lève) Où dois-je me mettre ? Là ?

LENI - Oui, tout à fait. Là où j'ai déblayé le mur.

(Leni et Marlène prennent place. Leni occupée derrière la camera pendant ce qui va suivre)

MARLENE - J'ai besoin d'un miroir.

LENI - Comment ?

MARLENE - Il me faut un miroir derrière la camera. Comme ça je peux me voir. De toute ma vie, je n'ai jamais tourné sans miroir.

LENI - Alors place-t-en un là. Maintenant je n'ai pas le temps. Mon Dieu, cette lumière est vraiment à gerber

(Marlène se lève à contre-cœur. Elle essaie de remuer la table de maquillage)

LENI - Marlène peut-être pourrais-tu retourner à ta place. Comment puis-je mettre au point l'éclairage si tu n'es pas à ta place ? (Marlène quitte la table de maquillage. Elle prend sa place en maugréant doucement)

LENI - Oui, comme ça c'est bien. (elle s'occupe sur sa camera) Tourne-toi un tout petit peu plus de profil. Arrête. Seulement un tout petit peu. Oui. Stop. Peux-tu encore un peu te redresser ? Tu dois te tenir là, debout, fière. Oui. (elle s'éloigne de la camera) Attends, attends, attends. (elle regarde dans la pièce en cherchant. Son regard tombe sur un balais) Tiens, prend donc ça dans la main. Appuie-toi dessus. C'est comme ça qu'on voit toujours Athena, en statue, appuyée sur sa lance. (elle retourne derrière la camera) Oui. C'est bien. Très bien. Naturellement, maintenant, avec cette horrible chemise de nuit, ces horribles sourcils, et cette horrible lumière, ce n'est pas encore parfait, mais je te promets que dans mon film, tu paraîtras plus belle que jamais.

MARLENE - Je te le conseille. Si jamais j'aperçois la moindre ride où que ce soit sur l'écran, tu es morte.

LENI - Ne te fais aucun souci. Nous aurons raison de ça. La lumière, la lumière, la lumière et encore la lumière. Si je t'éclaire comme il faut, tu n'auras pas besoin de te faire lifter.

MARLENE - Peuh ! Se faire lifter. Qui donc fait une chose pareille. Une centaine de petites tresses bien serrées sur la peau du crâne, la perruque par-dessus, et voilà. C'est mille fois mieux qu'un quelconque lifting.

LENI - Je pense bien. Nous allons travailler merveilleusement ensemble. Nous savons toutes les deux comment on rend le beau vraiment beau. La perfection par la stylisation, la stylisation par la maîtrise. La perfection totale par la maîtrise totale. Maintenant, je commence à filmer. (elle commence à filmer, la camera ronronne) Oui, très bien, très bien. Tu ressembles à une déesse, une déesse de pierre. Magnifique. Mais Marlène, (elle s'arrête de filmer) arrête, arrête, le regard ne va pas. Tu dois avoir le regard clair, franc, guerrier. Tu es une femme qui n'attrape pas ses hommes en chambre mais sur un champ de bataille.

MARLENE - Leni, maintenant, sérieusement. Toute cette connerie de guerrières, c'est absolument ridicule. Pourquoi dois-je pourchasser un homme avec un arc et des flèches, alors que je peux l'avoir d'un simple battement de cils ?

LENI - Tu ne comprends pas. Ce... badinage espiègle, ce coup d'oeil assassin, Penthésilée, elle ne connaît pas ça, elle ne sait pas. Elle dit elle-même quelque part dans le texte que l'art suave de la femme ne lui a pas été accordé.

MARLENE - God, what an amateur. Qu'a donc à faire un vrai battement de cils avec l'art suave. Un vrai battement de cils est aussi suave qu'une guillotine. (elle accompagne un battement de cils démonstratif d'un geste de la main symbolique) Tac, tac, tac, et les têtes roulent en série.

LENI - Non, tu ne m'as toujours pas comprise. La question n'est pas que Penthésilée ait le regard suave ou aigu. La question est qu'elle ne regarde pas du tout son homme pour le vaincre. Non, ça ne va pas non plus. Bien sûr, elle le regarde, mais elle le regarde seulement pour le contempler, pour observer le beau grec qu'elle va vaincre. Son regard est un regard pour voir, non pour être vue.

MARLENE- Je m'en suis toujours doutée. Tu es donc une de ces féministes.

LENI - Sottise. Je n'ai jamais fait partie de cette bande. Et quand bien même : qu'a à faire ce que je viens de t'expliquer avec le féminisme ? Penthésilée n'est pas une émancipée. Elle n'a rien contre les hommes. Bien au contraire. Elle en aime un tellement à la folie qu'elle en meurt à la fin.

MARLENE - Et pourquoi elle le bouffe pour son casse-croûte ?

LENI - Oui, justement parce qu'elle l'aime. C'est ça le tragique. Elle l'aime, mais elle ne peut pas supporter d'être vaincue par lui. Elle voudrait bien, mais c'est contre sa nature. Elle ne peut tout simplement pas. D'un côté, elle est femme cent pour cent et a les désirs d'une femme, mais elle doit combattre pour ça avec des armes d'homme. Et c'est ce qui amène cette nécessaire confusion des sexes qui, finalement, conduit à la mort.

MARLENE - J'ai une idée. Apporte le grand carton.

LENI - (elle va le chercher) Celui-là, ici ?

MARLENE - Non, le noir, rond, plus haut. (Leni grimpe et s'étire) Oui, oui, celui-là. Et puis encore le carton plus à gauche. Oui, le plat. (Leni revient et donne les cartons à Marlène)

MARLENE - Et maintenant ferme les yeux !

LENI - Pourquoi dois-je fermer les yeux, je suis ton metteur en scène.

MARLENE - Une surprise. Tu pourras regarder quand je serai prête. Allez, maintenant, les yeux fermés.

(Leni pose ses mains devant ses yeux. Marlène ouvre la première boîte. Elle en sort un chapeau haut de forme. Elle fredonne le "Fracklied" de "La blonde Vénus". Elle retourne à sa coiffeuse)

LENI - Combien de temps ça va encore durer ? Ça me rend nerveuse quand je ne vois rien.

MARLENE - Un moment, juste encore un petit moment. Je suis presque prête. (Marlène serre le haut d'un frac et se coiffe du chapeau haut de forme)

LENI - (elle a épié entre ses mains. Elle enlève ses mains de devant ses yeux, consternée)

Marlène, qu'est-ce que tu fais donc là ?

MARLENE - (Elle veut enfiler un pantalon de frac. En fureur) Je t'avais pourtant dit que tu ne devais regarder que quand je te le dirai.

LENI - (qui ne comprend toujours pas) Qu'est-ce que tu veux donc avec ce frac ?

MARLENE - Tu as ici la dernière femme en armure d'homme. Tu ne peux rien trouver de mieux dans le monde entier.

LENI - Non. C'est... comment puis-je t'expliquer ça ?...C'est tellement difficile que tu ne le comprends pas de toi-même. Vois-tu, en ce qui concerne les hommes et les femmes, je suis tout à fait d'un autre avis. Parce que... Je vais essayer comme ça. A l'origine, au Paradis terrestre, il n'y avait ni hommes ni femmes, je veux dire, naturellement il y avait des hommes et des femmes, mais ils n'avaient encore pas la notion qu'ils pouvaient être de nature différente. Tout ce qu'ils pensaient et faisaient étaient identique pour les hommes et pour les femmes. Ils allaient ensemble à la chasse, ils se paraient des mêmes bijoux, ils dansaient de même à leurs fêtes. Ils étaient de bons camarades. Puis vint cet abominable jour où les femmes se sont réveillées, et les hommes soudain, se sont dressés au-dessus d'elles, les ont regardées avec des yeux si différents, si injectés de sang, que les femmes ont senti qu'il y avait quelque chose de nouveau dans l'air, et elles ont commence à faire palpiter leurs paupières, et elles ont laissé les hommes venir sur elles. Au moment où le premier homme s'est accouplé avec la première femme est née la différence des sexes. Tu comprends ? Sans sexe, il n'y aurait jamais eu des hommes et des femmes.

MARLENE - (riant) Ca, on peut le dire !

LENI - Et depuis ce jour, toute l'humanité est perturbée par le sexe. Mais le désir, le désir d'être de nouveau semblables, le désir d'un être originel ne s'est jamais éteint.

MARLENE - (elle se regarde, pensive, dans son miroir, tapote son haut de forme) Ca, c'est un être originel.

LENI - Sternberg s'en était bien rendu compte. "Leni, m'a-t-il dit, Leni, tu es tout le contraire de Marlène. Vous êtes toutes les deux des créatures exceptionnelles, mais complètement opposées. Marlène est la Sphinx érotique, toi, tu es l'enfant de la nature asexuée.

MARLENE - Oui,oui, oui, il était malin mon Jo, très malin. Ne couche avec personne ou couche avec tous. Au bout du compte, c'est la même chose.

LENI - Non, non, non, justement pas. ET c'est pour ça que tu ne peux pas non plus jouer Penthésilée en frac. Toute cette mascarade de virilité fait partie des fantasmes de la femme décadente. C'est son moyen de redevenir homme-femme. Penthésilée, elle, est naïve, innocente. Elle n'a aucune idée de ce que ça signifie d'être une femme. Et c'est pour ça qu'elle ne doit pas déguiser la femme en elle. Tu comprends ? Penthésilée n'a pas un double sexe, elle n'en a simplement pas du tout.

MARLENE - Comment ? Pas du tout de sexe ? Même pas un tout petit peu ? Tu ne veux quand même pas faire de ton héroïne grcque une planche de cuisine allemande ?

LENI - Planche de cuisine ?

MARLENE - Eh bien oui, la femme allemande idéale : plate, muette, bien astiquée.

LENI - Allons, Marlène, je t'en prie. Tu as bien besoin de te gausser de la femme allemande idéale. (sournoisement) Tu ne savais pas que "La Vénus Blonde" était un des films préférés de Goebbels ? Que Sternberg ait pu te transformer d'entraîneuse en mère poule, ça l'avait fortement impressionné.

MARLENE - (avec irritation) J'ai toujours été du bon côté.

LENI - Bien sûr. Avec le tablier de cuisine, la cuve à laver et les langes de bébé.

MARLENE - Oh, toi, horrible vieille nazie ! (elle marche, menaçante, sur Leni)

LENI - N'empêche que l'horrible vieille nazie, dans toute sa vie, n'a pas fait un seul enfant, n'a pas fait le ménage pour un seul homme, et a préféré couper des centaines de milliers de mètres de pellicule, plutôt que d'éplucher un seul oignon. (elle saisit Marlène au collet) Et maintenant dis-moi : qui était la "femme allemande idéale" de nous deux, toi ou moi ?

MARLENE - (haletante). Moi... J'étais mariée avec un juif.

LENI - (elle lâche Marlène. Avec une surprise exagérée) Oh, pardonne-moi. Comment ai-je pu oublier ce haut fait antifasciste de ta part. Mille excuses. Je retire tout, tout, tout ce que j'ai dit. Nous devons nous réconcilier. (elle tend la main à Marlène)

MARLENE - Je t'emmerde. Je n'ai pas besoin de me justifier pour ce que j'ai fait. Ce que j'ai fait n'a pas besoin de justification. Je n'ai pas bronché quand Goebbels m'a envoyé son adjudant et m'a fait savoir que le Führer déroulerait de sa main un tapis rouge à travers tout Berlin si la fascinante Marlène Dietrich pouvait se décider à rentrer au pays, dans le Reich. (elle rit) "Allez dire à votre Führer que la fascinante Marlène Dietrich le remercie de tout coeur" ai-je dit à l'adjudant. "La fascinante Marlène Dietrich retournerait volontiers en Allemagne. Mais pas sans son mari."

LENI - Tu vois, c'était la même chose pour moi. Avant que j'aie commencé à tourner mes propres films, Sternberg voulait aussi m'emmener en Amérique. "Leni, m'a-t-il dit, viens avec moi à Hollywood. Je te révélerai de la même façon que j'ai révélé Marlène. On ne t'a pas encore découverte comme actrice". Oui, et je ne pouvais pas le suivre parce que j'étais très amoureuse d'un homme en Allemagne.

MARLENE - Jo voulait t'emmener à Hollywood ? Je n'en crois pas un mot.

LENI - Si. A l'époque où vous avez tourné "L'Ange Bleu". Pendant un mois, il m'a serrée de près. Il m'a envoyé un énorme bouquet de muguet. Avec cette carte : Pour Doudou, de Jo. Il m'a appelée Doudou ! J'ai toujours trouvé pénible qu'un homme tombe amoureux de moi, de cet amour, je...

MARLENE - N'offense pas Jo ! Jo n'était pas amoureux de toi. Jamais.

LENI - Si, il était amoureux de moi. Et il voulait faire de moi une star. Mais j'en aimais un autre et ainsi, mon destin a pris...

MARLENE - Je n'entendrai pas cette merde plus longtemps. Jo n'a aimé que moi et uniquement moi. Pas sa ridicule petite femme, pas cette pute de Singapour, et surtout pas toi. Prends ton bazar et disparaïs.

LENI- (légèrement troublée) Je ne peux pas disparaître maintenant Marlène. Nous tournons un film.

MARLENE - Allons donc. Arrête avec cette connerie. De toutes façons, tout n'est que connerie.

LENI (sérieuse) Non. Ce film n'est pas une connerie. Ce film est la seule chose qui puisse encore donner un sens à ma vie. La dernière. Depuis cinquante ans, ils me boycottent. Depuis cinquante ans, ils ne m'ont plus permis de me tenir derrière une camera. Ils m'ont tout pris. Si au moins ils m'avaient tuée à l'époque, ç'aurait été une punition plus douce que e me laisser vivre sans pouvoir filmer. C'est pire que d'être morte.

MARLENE - Je te pisse au cul.

LENI - Je t'en prie, Marlène. J'ai besoin de toi. Sans toi, je ne peux pas continuer. Je... je ne t'avais pas tout dit. (très bas) Ils me donnent l'argent pour le film, seulement si tu joues le rôle principal.

MARLENE - (soudain dégrisée et bien éveillée) Hein quoi ?

LENI - Ils me donnent l'argent pour le film, seulement si tu joues le rôle principal.

MARLENE - (elle rit) Je crains, ma chère petite Leni, je crains qu'une fois de plus l'histoire du monde t'ait profondément enulée.

LENI - Non. Nous pouvons y arriver. Nous pouvons y arriver toutes les deux si seulement tu le veux. Nous montrerons au monde qu'il nous a rayées injustement. Moi. Et toi. Que c'était une injustice de m'envoyer dans le désert et dans l'eau. Et que c'était une injustice de te laisser croupir dans ce foutoir. Nous ne sommes pas encore finies. Notre temps ne fait que commencer. Le monde ne peut pas se permettre de renoncer à deux femmes comme nous.

MARLENE - (elle retourne dans le lit) Pauvre folle. Penthésilée, j'aurais pu à la rigueur te la faire. Mais pas la blancheur Persil.

LENI - (fière) Je n'ai pas besoin de blancheur Persil. Les américains m'ont, à l'époque, interrogée pendant des mois. Ils ont exhumé chaque centimètre de ma biographie et n'ont pas trouvé la moindre tache brune. Sympathisante, c'est tout ce qu'ils pouvaient me mettre sur le dos. Sympathisante, sinon rien.

MARLENE - Leni, le pot, vite, vite, vite. (Leni donne le pot de chambre à Marlène. Marlène se soulage) Le mot sympathisante me frappe chaque fois sur la vessie.

LENI - Je n'ai rien fait d'autre que ce que toute femme avec mon talent aurait fait. Je n'ai

offensé aucun être humain, je n'ai calomnié aucun être humain, je n'ai exécuté aucun être humain. Je ne consacre ma vie qu'à la beauté, j'ai donné tout mon amour à mon art. C'est mon seul crime.

MARLENE - Leni, vide la pisse.

LENI - Hein, quoi ?

MARLENE - Leni, vide la pisse ! Je pense que tu veux travailler avec moi. Alors, mieux vaut t'habituer déjà à ça. (elle soulève le pot)

LENI - Non. Non. Marlène, non. Je te préviens. J'en ai plein le dos. Définitivement. Qu'est-ce que j'y peux ? Je n'y peux rien si je suis née dans ce siècle de merde. Depuis cinquante ans c'est comme ça. Depuis cinquante ans, vous êtes là avec votre air de bonne conscience et jetez sur moi votre antifa... votre pisse bien propre et antifasciste. Depuis cinquante ans vous me chiez dessus. Et vous êtes là, les bras levés et me désignez : "Regardez-la, la Leni brune, la sale vieille nazie. Vous ne voyez pas comme le brun jaillit de ses pores ?" Depuis cinquante ans, je dois me laisser couvrir de merde pour que la nouvelle Allemagne puisse dormir avec une bonne digestion. Je suis le bouc émissaire du vingtième siècle.

MARLENE - Allons, allons, allons. Redescends donc du haut de ta croix. D'ailleurs, tu n'es absolument pas un bouc émissaire. Tout au mieux une vache émissaire.

LENI - (furieuse) Marlène !

MARLENE - (sur un ton enfantin de brimade) Vache émissaire ! Vache émissaire !

LENI - Mais Marlène, quelle stupidité ! Ce mot n'existe pas du tout. La femelle du bouc n'est pas la vache du bouc, mais simplement une chèvre. Donc le féminin de bouc émissaire n'est pas vache émissaire, mais... oui... (elle fait une pause méditative) ça c'est intéressant.

MARLENE - (elle rit) Ha,ha, ha... la pêcheresse... Impayable. La femelle du bouc émissaire, c'est la pêcheresse. (elle rit plus fort) Leni, viens sur mon coeur. Je retire tout. Tu es le bouc émissaire, je suis la pêcheresse. (elle rit) Viens à moi. (Leni s'approche du lit sceptique)

MARLENE - La pêcheresse allemande veut embrasser le bouc émissaire allemand. (Marlène attire Leni dans le lit) Leni, viens, laisse-moi grimper sur ton dos robuste. (Leni est sur le lit à

quatre pattes. Marlène grimpe sur son dos.)

LENI - (d'abord à contre coeur) Marlène, je...

MARLENE - Eh bien quoi ? Nous chevauchons vers chez nous, Leni. Chez nous à Berlin. Le long de Unter-den-Linden, par la porte de Brandenbourg jusque dans Babalsberg. Par milliers les Berlinoïses se tiendront le long des rues et nous acclameront... Ils nous acclameront comme on leur a appris : Marlène go home ! Leni crève ! Cent mille mains blanches se tendront vers nous.

LENI - Oui. Ils nous acclameront comme on leur a appris : Marlène go home ! Leni crève ! Tous essaieront de nous mettre en pièces, mais ils ne réussiront pas. Nous serons soudées ensemble comme la poix et le soufre.

MARLENE - Les gens se piétineront à mort. Ils essaieront de nous frapper à mort et ils se piétineront à mort.

LENI - Ils nous lapideront. Les bruns toi, les rouges moi. Mais nous les survolerons comme une apparition. Belles et radieuses et intactes pour l'éternité.

MARLENE - Alors, rouge ou brun, rien à foutre. L'allemand ne hait rien tant que les grandes femmes.

LENI - Nous sommes des monuments qu'on ne pourra jamais déboulonner. Nous sommes d'acier, là où les autres hommes sont fragiles. Nous sommes de pierre, là où les autres hommes n'ont que des viscères. Rien d'humain ne nous est familier. Nous sommes immortelles, parce que nous n'avons jamais réellement vécu.

MARLENE - C'est notre petit secret. (elle descend du dos de Leni et retombe dans le lit. Elle commence, après une petite pause pour reprendre haleine, à fredonner, équivoque, à retirer le frac et déboutonner sa chemise de nuit)

Wenn die beste Freundin
mit der besten Freundin
um was einzukaufen,
um was einzukaufen

LENI - Marlène, arrête avec ça, arrête tout de suite. (elle quitte le lit précipitamment)

MARLENE - (continue imperturbable à déboutonner sa chemise de nuit et à fredonner)

durch di Strassen latschen

um sichauszuquatschen,

spricht die beste Freundin

zu der besten Freundin

Meine beste Freundin !

LENI - Marlène, je t'en prie, reprends-toi. Si tu ne te rhabilles pas tout de suite, je m'en vais.

MARLENE - Leni, vieille crevasse de glacier, est-ce que tu l'as déjà fait avec une femme ? Je veux dire si... en général... Quelque part, là, dans un coin, je dois encore avoir un vieux bouquin, où on dit exactement comment on le fait. Après toutes ces années, là en bas, ce doit être de nouveau bien étroit. Qu'en penses-tu ?

LENI - Marlène, je t'en prie !

MARLENE - Leni, reviens dans le lit.

LENI - Non.

MARLENE - S'il te plaît.

LENI - Non.

MARLENE - Je te promets que je ne te toucherai pas. Tu sais bien à quel point je déteste les femmes. (Leni réfléchit un instant, puis grimpe dans le lit à côté de Marlène) Tu veux une lampée ?

LENI - Non merci. Je n'ai jamais bien supporté l'alcool.

MARLENE - Allez, quoi ! Ne sois pas comme ça. Nous ne redeviendrons jamais aussi jeune ensemble.

LENI - Tu as raison. (complètement changée) Je bois du Chianti !

MARLENE - Je regrette. Je n'ai même plus de champagne ici. Rien que mon bon vieux scotch. (elle commence à chanter)

Johnny pour ton anniversaire

Je suis ton invitée toute la nuit

LENI - Non, je ne veux pas du tout dire que je veux boire du Chianti maintenant. "Je bois du Chianti" était une des répliques idiotes que le Fanck m'avait mises dans la bouche.

MARLENE - (ouvre de grands yeux) Yes, your Majesty !

LENI - Je bois du Chianti !

MARLENE - Yes your Majesty ! (Marlène met la bouteille dans la main de Leni qui boit une grande rasade)

LENI - Oh, que c'est bien !

MARLENE - Yes, your Majesty !(elles rient ensemble)

LENI - Mon Dieu, dans quelles merdes nous avons dû nous commettre. Il est vraiment temps que nous fassions toutes les deux notre propre film.

MARLENE - (elle commence à chanter)

Nimm dich in acht vor blonden Fraun

die haben so etwas Gewisses !

(Leni chante avec elle)

's ist ihnen nicht gleich anzuschauen

aber irgend etwas isses !

(Marlene de nouveau seule)

Ein kleines Blickgeplänkel sei erlaubt dir,

doch denke immer : Achtung vor dem Raubtier !

(de nouveau ensemble)

Nimm dich in acht vor blonden Fraun,

die haben so etwas Gewisses !

(rires complices)

LENI - Marlène, il y a encore une chose. Tu dois me dire la vérité. Jure-moi que tu diras la vérité. As-tu jamais eu quelque chose avec Schneefich ?

MARLENE - Pitié ! (riant) Schneefich ! Non. Vraiment pas.

LENI - Marlène, je dois savoir.

MARLENE - (riant toujours) Schneefich ! Pour l'amour de Dieu ! Qui ou qu'est-ce que c'est Schneefich ?

LENI - Marlene, avoue-le. Tu as eu quelque chose avec lui. C'était ton cameraman. Pour "L'Ange Bleu".

MARLENE - (allongée) Mon cameraman. Pour "L'Ange Bleu" Ca c'est bizarre. Nous avions un cameraman. Je ne peux pas du tout me rappeler. Je n'ai jamais vu que la camera. Mais peut-être, car il était si petit. (chantonné) Schneefich bourdonnait autour de moi comme les mites autour de la lumière.

LENI - Marlène, avoue-le.

MARLENE - Maintenant fais bien attention : quel que soit le problème que tu as toujours eu avec ce sauteur, je n'y étais absolument pour rien. Il y a une règle d'or à laquelle je me suis tenue toute ma vie : never fuck the cameraman. Et tu sais pourquoi ? Si le matin, il descend de toi du mauvais pied, toute la journée de tournage est foutue.

LENI - Je crois que Schneefich était le seul homme avec qui j'aie jamais été heureuse.

MARLENE - Pfff ! Heureuse. Où cela existe-t-il ? Le bonheur c'est bon pour les films idiots. (elle s'envoie une pleine poignée de cachets et avale une rasade de scotch. A partir de maintenant, Marlène commence à boire toujours plus et à sombrer toujours plus)

LENI - Nous nous sommes toujours si bien compris. Il y avait entre nous une vraie communion. Et il a toujours accepté de se laisser diriger par moi. Bien qu'il fût mon aîné de sept ans. A peine lui ai-je tourné le dos pendant un après-midi, qu'il a aussitôt filé avec la première traînée hongroise.

MARLENE - Pourquoi ça devrait mieux aller pour toi que pour moi ? tout au long de ma vie, les hommes m'ont aussi chié sur la tête.

LENI - Et je lui avais moi-même procuré ce tournage à cause duquel c'est arrivé. Je l'ai envoyé dans la Puszta, et trois semaines plus tard, j'ai reçu une lettre : "Chère Leni, je ne t'aime plus. Ton Schneefich". Tous m'ont trompée. Tous. Quand je pense seulement à Otto.

(brusquement elle devient gamine) Marlène, tu te rappelles Otto, Otto Froitzheim, le célèbre

tennisman. (elle rit sous cape) C'était mon premier homme, je veux dire le premier homme qui m'a la... tu sais bien.

MARLENE - (sceptique) La virginité.

LENI - C'était si horrible, ça tu ne peux pas te l'imaginer. (petit rire sous cape) Ma meilleure amie m'avait dit à l'époque : "Leni, avant tout, tu dois porter de jolis dessous, tu ne peux pas aller avec ces trucs en laine." J'avais mis sa parure de soie noire.

MARLENE - (lointain souvenir) Oui, oui, oui. Le professeur de violon. A Weimar. Il n'a même pas enlevé son pantalon. Et il m'a simplement rabattu la jupe sur le visage. Il haletait et suait.

LENI - Quand il a eu fini, il m'a glissé dans la main un billet de vingt dollars. Vingt dollars, à l'époque, rends-toi compte. Et puis, il m'a dit : "Si tu es enceinte, avec ça, tu pourras t'en débarrasser."

MARLENE - Salaud. Tous des sales cochons.

LENI - J'ai toujours cherché à atteindre le sublime en amour. Quand le coeur, l'esprit et le sexe sont en harmonie. Pour moi, il n'y a pas de sexe sans amour.

MARLENE - Je n'ai jamais tenu compte du sexe. L'amour, l'amour, l'amour. Ces simagrées complètement idiotes. Mais quand elles persistent, alors, on fait avec. Non. (elle chante)

Man lebt in einer grossen Stadt
und ist doch so allein !
Der Mann, nach dem man Sehnsucht hat,
scheint noch nicht da zu sein...

LENI - (après une petite pause) Mariène, peux-tu encore seulement te souvenir que nous avons habité dans la même maison ?

MARLENE - Non, où ?

LENI - Autrefois à Berlin, dans la Bismarckstrasse.

MARLENE - Bismarckstrasse ? Bismarckstrasse ? Je n'ai jamais habité dans la Bismarckstrasse.

LENI - Si, si, autrefois à Friedenau.

MARLENE - Friedenau, mais ce n'était pas... non... Hindenburg. C'était la Hindenburgstrasse.

LENI - Bismarck, Hindenburg, ça n'a pas d'importance. La politique ne m'a jamais intéressée.

Et, en général, les réalités ne sont-elle pas ce que le monde a produit de plus ennuyeux ?

MARLENE - (elle baille) Le plus ennuyeux de tout.

LENI - C'est ce qu'il y a de bien quand on vieillit. Chaque année on s'éloigne un peu plus des événements, jusqu'à ce qu'ils ne soient plus qu'un petit point noir à l'horizon.

MARLENE - Une boue de fourmis.

LENI - Nous n'avons aucun pouvoir sur ce qui se passe dans notre vie. Mais nous avons le pouvoir de fixer ce qui s'est passé dans notre vie.

MARLENE - Toujours plus, d'année en année.

LENI - C'est la grâce d'une mort tardive.

(pause)

MARLENE - (somnolente) Quelqu'un a affirmé récemment que j'avais eu une soeur. Je ne me rappelle pas.

LENI - Mariène, nous allons tourner notre film.

MARLENE - Oui.

LENI - Nous allons reprendre notre vie à la source.

MARLENE - Oui.

LENI - Nous allons accomplir une oeuvre que nous seules pouvons accomplir.

MARLENE - Mon Dieu, j'ai vraiment eu une soeur.

LENI - Mariène, je t'aime.

MARLENE - Petite soeur. (elle tombe sur le côté)

LENI - (elle écarte une mèche du visage de Mariène. Elle la recouvre)

"Ah combien fragile est la créature,

Combien fière est celle qui gît ici abattue

Elle qui, hier encore, brillait de tout son éclat

Au sommet de la vie.

Elle a sombré parce qu'elle a fleuri trop fière et forte

Le chêne mort se tient debout dans la tempête

Mais elle précipite en le fracassant

Celui qui est sain

Parce qu'elle l'agrippe par sa couronne

(elle quitte le lit et commence à démonter sa camera) Cette fois ça doit réussir. Les cinquante dernières années ne peuvent pas avoir passé en vain. Cinquante années pleines de désillusions. Pendant lesquelles je me suis tenue le visage dans la boue. Pendant lesquelles tout m'est passé dessus en piétinant. Pendant lesquelles je n'ai jamais perdu l'espoir. Quel sens a la vie dans un monde où il ne m'est pas permis de tourner le moindre film. Quel sens a un monde où je ne peux pas tourner de film. La vie n'est qu'un phénomène esthétique. Le monde est éternellement justifié. (elle se tourne de nouveau vers le lit) Marlène ! Marlène ! Maintenant, nous devons partir. Tu dois te lever maintenant. Tu dois venir avec moi. Les producteurs à Berlin nous attendent. (elle secoue Marlène inanimée) Marlène ! Tu dois te réveiller ! Je t'en prie ! (elle se laisse tomber sur la poitrine de Marlène. Elle sanglote. Elle berce Marlène sans vie dans ses bras) Marlène, viens, nous partons maintenant. Tu n'as pas besoin e marcher si tu ne veux pas. Je te porterai. (Elle redresse Marlène, la hisse avec peine sur ses épaules, se redresse). La beauté triomphera des difficultés qui nous attendent. (elle se dirige en chancelant, avec Marlène sur son dos, vers la porte)

Rideau